

LES PRINCES DE CE MONDE.

Étude philosophique et historique.

Monsieur le directeur de l'*Opinion Publique*,

Vous désirez présenter à vos lecteurs une étude sérieuse sur le *spiritisme*. Vous avez raison, s'il est vrai, comme on me l'assure, qu'un certain nombre de personnes se soient laissées attirer par le mystère de cette science prétendue et captiver par le mirage de ses prodiges étonnantes. M. d'Outretombe a donné une opinion déjà passée de mode dans les cercles spirites, à bon droit suspecte aux philosophes et théologiens catholiques et à mes yeux aussi peu justifiable devant la raison qu'admissible en morale. Vous me demandez de la réfuter. Je le ferai avec plaisir. Toutefois, avant d'entreprendre ce travail nécessairement assez long et parfois un peu sec, il est plusieurs points sur lesquels j'ose demander à vos lecteurs non pas précisément leur indulgence, mais un degré d'attention toute particulière.

Tout d'abord, je ne suivrai point pas à pas M. d'Outretombe dans sa marche. Vous l'avouerai-je ? les ténèbres du tombeau m'épouvantent et, pendant que le bon Dieu me donne sa lumière, j'aime à la recevoir et à en jouir. Au lieu donc de citer mon expérience, je me fierai pour les faits à l'expérience des autres. Les deux écoles de la Salpêtrière à Paris et de Nancy seront avant tout mes autorités, et si, de temps à autre, j'invoque d'autres témoignages, ce ne sera qu'après m'être assuré de leur valeur scientifique. La prestidigitation et la fraude ont trop souvent joué leur rôle dans les séances spirites, et les *bonnes femmes* n'ont pas le monopole des *contes de bonnes femmes* :

Et je sais même sur ce fait

Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Je laisse donc à M. d'Outretombe la responsabilité de tous les faits cités par lui ; je ne les discuterai point. Si j'ai besoin d'en étudier un, je le choisirai moi-même et le présenterai muni des circonstances de temps et lieu et de l'autorité de noms, lesquelles en assurent l'authenticité.

Voilà pour les faits. Quant aux principes, M. d'Outretombe me pardonnera de relever quelques-uns des siens et d'en démontrer la fausseté. Un jour, il y a plus de vingt ans de cela, j'avais envoyé à un savant dominicain, l'une des victimes de la Commune, le R. P. Bourard, un article sur la *Traite des noirs*, dans lequel je ménageais un peu les Anglais. J'en reçus par retour du courrier un petit billet de quatre pouces carrés, avec cette note tout aussi carrée : "Appelons-les chats des chats, les chiens des chiens, et ne faisons jamais patte de velours." Indulgent pour l'écrivain, plein de respect pour sa personne, nous ne ménagerons point ses erreurs. Il a dû, au pays d'outre-tombe, apprendre au moins ce qu'on ne veut pas, semble-t-il, comprendre ici-bas : qu'une discussion ne doit pas nécessairement finir par une querelle. Nous tâcherons, lui et moi, de nous servir d'arguments, non d'injures, et, comme tous les deux nous croyons à l'Église, nous saurons chaque fois incliner notre raison devant les enseignements de la foi. La foi à Dieu est toujours raisonnable.

Je ne suis point de l'école de Platon, encore moins de celle de Descartes. Je ne crois donc point que l'âme

humaine soit un simple pilote à bord du navire de notre corps ou un opérateur de télégraphe logé dans le crâne et envoyant de là ses messages aux sens qu'elle gouverne. Non : pour moi comme pour la grande école thomiste dont je suis fier d'être un modeste membre, comme pour l'Église catholique qui se prononça définitivement sur cette question au concile de Vienne et plus tard par Pie IX dans ses lettres sur les doctrines de Gunther, l'âme humaine est la forme substantielle du corps humain, l'homme est un en nature et en personne. Toute opinion qui s'éloigne de cet enseignement traditionnel et philosophiquement indiscutable mène droit soit au matérialisme, soit à l'idéalisme, et nous verrons que M. d'Outretombe, tout en protestant du contraire, n'a pas échappé à l'écueil.

Maintenant, serons-nous complètement original dans ce travail ? Parfois oui, un peu, du moins, car nous avons nos petites vues personnelles dans les choses discutables ; mais généralement non. Si adopter les idées de plus savants que soi dans les sciences philosophiques et naturelles, si présenter un argument dont d'autres se sont déjà servis, si même prendre une comparaison déjà utilisée par un autre, constituent l'un de ces actes de piraterie littéraire que l'on nomme plagiats, nous le confessons d'avance : nous serons un plagiaire. Les Drs Richer, Charcot et Bernheim, les pères Franco, Méric, Lehmkul, et plusieurs autres, auront le droit de se plaindre de nous. Mais s'il suffit, pour réclamer une propriété littéraire, d'avoir pensé ses idées, de n'avoir donné que ses propres convictions et d'avoir habillé idées et arguments dans son style personnel, nous croyons que nous aurons un certain droit à notre travail.

Nous faisons cette remarque pour ne pas être obligé d'encombrer nos articles de citations nombreuses et cependant pour ne pas nous attribuer un mérite que nous ne saurions avoir. Quelquefois cependant, pour les lecteurs sérieux, nous indiquerons les ouvrages où ils pourront trouver le développement de thèses que nous ne pouvons qu'ébaucher.

Et maintenant, à la grâce de Dieu ! Si nul orage ne vient contrarier notre cours, si un coup de vent n'enlève pas, dans sa fureur, le bateau et son pilote, nous partirons du continent de faits vraiment prodigieux et arriverons à celui de principes indiscutables. Pour parler sans figure, nous trouverons, par l'examen sérieux de l'œuvre, la nature véritable de sa cause.

Il est possible que je ne puisse pas régulièrement, chaque semaine, envoyer un article. Tant d'autres questions réclament mes soins ! Vous attendrez alors patiemment la semaine suivante et donnerez toujours à ma lettre l'hospitalité de vos colonnes.

A bientôt,

J. SUR-TERRÉ.

LES HOMICIDES.

LE PROLÉTAIRE.

Du fer d'Harmodius arme mon bras, Justice !
Fatigué d'être esclave et de voir au supplice
Un grand peuple, je dis : tout monarque ici-bas
Est un lâche égoïste et digne du trépas.
C'est l'éponge qui boit les richesses sans nombre
Que l'ouvrier plaintif élabore dans l'ombre :
Rien n'en sort qu'un peu d'or, qui parfois se répand
Aux mains d'un vil bouffon ou d'un bourreau rampant.